Carole FORGET

AVEC OU SANS LES PIERRES

poésie

les éditions du passage

AVEC OU SANS
LES PIERRES

© les éditions du passage

Tous droits réservés.
Toute reproduction, même partielle,
de cet ouvrage est interdite sans
l'autorisation écrite de l'éditeur.

Conception graphique : Feed
(D'après la conception originale
de Studio T-Bone)

L'auteure remercie le Conseil
des arts et des lettres du Québec
de son appui financier.

Nous remercions le Conseil des arts
du Canada de son soutien.
We acknowledge the support of the Canada Council for the Arts.

Nous reconnaissons l'appui financier
du Gouvernement du Canada.
We acknowledge the financial support of the Government of Canada.

Nous remercions de son soutien
financier le Gouvernement du Québec
– Programme de crédit d'impôt pour
l'édition de livres – Gestion SODEC.

Afin d'être au courant de nos
actualités, parutions et événements,
abonnez-vous à notre infolettre
sur le site www.editionsdupassage.com

ISBN : 978-2-925091-61-5
ISBN (PDF) : 978-2-925091-62-2
ISBN (EPUB) : 978-2-925091-63-9

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
4e trimestre 2026

Carole FORGET

AVEC OU SANS LES PIERRES

poésie

les éditions du passage

SOMMAIRE

I
CARNET
POUR L'AILLEURS
9

II
CARNET
DES CHAMBRES HAUTES
27

III
CARNET
DES VESTIGES
43

IV
CARNET
DE FILIATION
65

V
CARNET
DES DÉPLACEMENTS
77

VI
CARNET
POUR UNE PAROLE À VENIR
89

I
CARNET
POUR L'AILLEURS

Une ville lointaine.
Quelle qu'elle soit.
Mais Rome.
Pour redonner une belle circonférence à la pensée.
Pour le repos, pour la chaleur printanière.
Parce que *notre cœur tend vers le sud*[1].
Parce qu'il faut marcher vers la beauté.

Rome.
Cette ville. Pour les traces aussi, les fragments d'une histoire qui dépasse la mienne et qui l'intègre à la fois. Parce que Rome fait partie de ce grand *nous* auquel je suis liée. Un arrêt, tel un programme. Un truisme. Chateaubriand, Flaubert, Goethe traquaient les mêmes empreintes. Je me retrouverai debout, au cœur de cette chute des temps qui plonge en moi.

Puisque les souvenirs affleurent et occupent les incertitudes. Parce qu'il faut bien en des lieux calmer la mémoire par des gages d'absence qui ne meurent pas.

Mon père, resté derrière. Un homme à la mémoire brisée. Démence vasculaire au cœur d'une raison dont les bris viendraient du sang et des vaisseaux qui dériveraient dans un glissement de jours inattendus. Un homme réinvente sa vie. Ses pertes deviennent ses extravagances.

Il recrée ses années de ses mots dénoués de contraintes. Les morts et les beaux jours reviennent avec les parents, la grand-mère, le grand frère généreux à jamais. Une fratrie remonte jusqu'à lui au grand soleil. Rapatriée. Sa parole cherche sa source heureuse, se démantèle. Le jour perd ses heures. Le jour a toutes les heures possibles.

Si le temps est irréversible, la mémoire se traverse dans tous les sens.

J'arrive les mains vides, les bras ballants qui ne tiennent plus le fil qui me lie à mes désirs. Après des mois occupés par une fragilité, à taire les choses perdues, la maison, les voisins, à orienter les émois d'un homme pour que son esprit, le corps ne tombent pas.

On ne peut pas être soi et l'autre.

Le vieux continent que ma grand-mère nommait *l'autre bord*, comme si ces territoires nous faisaient basculer dans un outre-monde, dans une région non pas nouvelle, mais inimaginable vue d'ici, de ce côté-ci de la langue.

Rome, puisque tout saisissement de sens a commencé par des pages. Cette ville est une archéologie des mots, une délicatesse architecturale, une leçon impériale. Dans le tumulte des rues, elle ne cesse de défier l'heure qui sonne.

Je suis venue pour que ma parole émerge à nouveau de ce centre physique qu'est mon souffle singulier. Le projet prévu : me réapproprier mon espace. Celui que je suis seule à occuper. Remettre mon corps à l'intérieur de ma pensée.

Derrière moi, le père, ses phrases, toujours les mêmes, et les miennes entremêlées qui les complètent.

À partir d'où est-ce que je parle ?
À partir de quelle expérience, de quel élan sensible, de quel amour pour cette incarnation, pour cette forme de vie qui m'arrime à la terre ?

Nous sommes tous seuls et sans frontières.

Le père qui conduit ses deux filles dans le long corridor du quotidien, qui répète à tous, *mes filles, c'est de l'or, de l'or pur, écoutez-moi bien.* Une tendresse dans un horizon récent qui surgit, qui dévoile un autre homme, tel un ultime don, dans le mystère des liens insondables. *Merci pour tout ce que vous faites. Merci, merci. Je vous aime.* Les retrouvailles avec le père.

Les souvenirs sondent un puits inépuisable. Ils ponctuent nos phrases dans une clarté imprévue. Ma sœur et moi les replaçons lentement en nous.
La mémoire forme un piège auquel nous nous attardons.